

n'efforcent de persuader aux autres ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes, à savoir que l'Eglise n'existe plus, qu'elle n'est plus qu'un vain nom, que la religion catholique n'est plus qu'une sorte de formule, que l'esprit de l'Evangile est incompatible avec la liberté, cela ne nous étonne nullement. — « Il y a quarante ans que je vous connais, Monsieur, disait à M. Odillon-Barrot M. Royer-Colard, alors vous vous nommiez Pétion ! » — Nous pourrions, à notre tour dire à M. Ledru : — Il y a longtemps que nous vous connaissons, alors vous vous nommiez Voltaire ; auparavant vous aviez nom Luther, et, en remontant plus haut, vous vous appeliez Celse ou Porphyre ! — Vous ne faites que ressasser de vieilles colomnies et des blasphèmes, pour lesquels vous n'avez pas même le mérite de l'invention. Cela ne nous étonne nullement de votre part. — Mais que des hommes qui se donnent pour les soutiens les plus fermes de l'ordre de choses actuel, aillent se traîner dans les mêmes voies, qu'ils remplissent chaque jour les colonnes de leurs journaux d'injures qu'ils prodiguent à l'Eglise dans la personne de ses pontifes et de ses ministres ; que pour soutenir un monopole contraire à nos institutions fondamentales, ils soient prêts à sacrifier l'Eglise de France et à l'offrir en holocauste sur les autels de l'Université ; — qu'ils s'efforcent d'arrêter ce mouvement réparateur qui, entraînant tous les esprits vers la Religion, est par cela même le meilleur gage de sécurité pour le gouvernement, en vérité on ne saurait s'expliquer un pareil aveuglement ! Le Gouvernement ne saurait trop y prendre garde : rien n'est plus dangereux que ces faux amis toujours prêts à mettre leurs passions à la place des vrais intérêts de leurs patrons ; s'il s'abandonnait à leurs perfides conseils, s'il se laissait éblouir par leurs trompeuses promesses, il pourrait très-bien faire fausse route, et ses imprudents conseillers l'entraîneraient indubitablement dans un abîme d'où il sortirait difficilement. Que ceux qui ont entre leurs mains les destinées de la France, veuillent bien jeter un regard sur l'Espagne, ils verront le chemin que fait dans la voie des révolutions un peuple à qui l'on a enseigné que la Religion n'est qu'un vain mot. Les Chambres vont bientôt s'assembler, la session sera sans doute orageuse, c'est à nos hommes d'Etat à voir s'ils veulent sauver la France en accordant à l'Eglise les sages libertés qu'elle demande, c'est une question de vie ou de mort qu'ils vont avoir à résoudre.

Quant à nous, confiants dans l'espoir que nous avons mis en Celui qui a promis de ne pas abandonner son Eglise, nous attendrons avec calme l'issue du combat, et nos vœux pour le triomphe de la Religion se confondront toujours avec ceux que nous formons pour le bonheur et la gloire de notre patrie.

Espérance..

L'HOTEL DU BOULEVARD.

Suite et fin.

A présent, si M. le Comte ne se tue point, le lecteur est en droit de se plaindre de tant d'ambages et de préparations, comme je ne sais quelle populace qui se fâcha tout rouge de ce qu'on n'exécutait point un condamné reconnu innocent au moment du supplice. A quoi bon nous mener si loin et nous effrayer de vos pistolets, pour aller déjeuner l'instant d'après comme un simple mortel qui a bonne envie de vivre ? Je ne saurais qu'y faire. Ce ne fut guère non plus la fuite de M. le Comte, car il se glissa l'un des canons dans la bouche et se regarda, une grande minute durant, au miroir, dans cette attitude entreprenante.

La faute en fut, si l'on veut, à un enfant qui jeta les hauts cris devant les fenêtres de l'hôtel. M. le Comte écarta les rideaux, et vit un domestique qui traînait cet enfant par les oreilles. Je ne serais pas éloigné de croire qu'on devient infiniment plus sensible et plus compatissant quand on s'est logé un pistolet entre les deux mâchoires et qu'on est sur le point de lâcher la détente. J'aurais peine à m'expliquer autrement l'action de M. le Comte, quoiqu'il fût, comme on dit, un assez bon diable. Le fait est qu'il glissa l'un de ses pistolets dans sa poche et se jeta dans l'avenue, où il étourdit le domestique, pris à l'improviste, d'un soufflet à la houzarde.

— Mais, Monsieur, s'écria cet homme, ce petit drôle s'amuse...

— Eh quoi ! misérable, tu le rosses parce qu'il s'amuse, tandis que je vais me casser la tête parce que je ne me suis jamais amusé.

Mais le domestique n'eut pas le loisir d'entendre, assailli d'autant de coups que de paroles. Il prit le parti de s'enfuir en criant. Un homme plus vieux survint les larmes aux yeux.

— Hélas, M. le Comte, Benoit a peut-être eu tort de s'y prendre si rudement, mais ses motifs sont excellents, notre pauvre maîtresse se meurt dans des douleurs terribles, le moindre bruit ajoute à ses souffrances, et cet enfant s'amuse à brûler de la poudre...

— Vous verrez, se dit le Comte, qu'il ne me sera pas permis d'en faire autant aujourd'hui.... Et quelle est votre maîtresse ? dit-il à l'homme.

— Mme. de Z...

— Comment, s'écria le Comte, Mme. de Z. ! Mme. de Z. se meurt !...

— Elle se débat depuis hier soir, dit l'homme en pleurant, dans une agonie qui serait horrible à voir si elle ne rendait ce spectacle admirable par sa patience et sa douceur angélique.

— Ah ! la digne et excellente dame ! Mais je ne savais rien, je veux la voir... Son fils est-il là ?... Je lui dois d'ailleurs des excuses...

Depuis la retraite de M. le Comte et dans ses longues souffrances, Mme. de Z. lui avait rendu les bons offices d'un charitable et ancien voisinage ; bien des fois elle avait envoyé demander de ses nouvelles par le bon prêtre qui disait la messe dans la chambre, car la bonne dame ne pouvait depuis dix ans bouger de son fauteuil, tourmentée par d'horribles douleurs qui ne

lui laissaient point de relâche. Mais elle connaissait par l'abbé Sicard, son aumônier, la triste situation de son voisin, et elle s'intéressait à ce jeune homme ; elle s'intéressait surtout à une chose qui était la dernière à laquelle il eût pensé lui-même, je veux dire l'état de son âme et de son esprit dans les épreuves si cruelles à son âge. M. le Comte, de son côté, savait que Mme. Z. était une digne et obligeante femme qui, de son vieux fauteuil, étendait ses bienfaits sur tout le voisinage, et qui, dans les tortures de son mal, ne s'occupait jamais que du bien des autres. Donc, à la suite de je ne sais quelles politesses, l'abbé Sicard vint voir le Comte le plus souvent qu'il le pouvait sans indiscretion ; et dans l'abandon misérable où s'éteignait l'ex-officier de hussards, cet unique témoignage de sincère compassion l'avait profondément touché. Il lui était arrivé souvent, dans ses bons moments, de désirer que Mme. de Z. fût sa mère.

Bien des raisons décidèrent donc du mouvement de M. le Comte. Il s'achemina d'un pas rapide vers le perron de l'hôtel Z. Le vieux serviteur put à peine le précéder et l'annoncer à M. de Z., le fils de la mourante. La maison était dans un grand désordre, pleine de visiteurs et de gens du voisinage : toutes les portes étaient ouvertes, et les domestiques troublés ne regardaient plus à rien.

M. de Z. était un homme d'une quarantaine d'années, magistrat respecté, digne en tout de sa mère ; il vint recevoir M. le Comte dans une anti-chambre, le visage calme et des larmes, pour ainsi dire, figées dans les yeux. M. le Comte présenta rondement ses excuses, mais M. de Z. l'interrompit lui prit la main et s'excusa lui-même de ce qu'il ne pouvait le mieux recevoir en de si tristes moments. Il lui montra la chambre de sa mère pleine de monde, croyant peut-être que M. le Comte désirait aussi s'introduire. A ce même instant, l'abbé Sicard sortait, et avisant M. le Comte demeuré seul, il courut à lui avec une espèce de satisfaction, et lui dit tout bas :

— Vous n'avez jamais vu mourir de bons chrétiens ?... Oh ! bien, tenez, c'est un spectacle qu'il est bon de voir. Je suis bien aise que vous vous trouviez là. Mme. de Z. est tourmentée à ses derniers moments par un terrible qui lui dévore les entrailles. Vous savez comme elle a longtemps souffert ; sa fin répond au reste. On dirait que le mal sait qu'il va la quitter. Les médecins frémissent de ce qu'elle doit souffrir, et par moments la douleur lui arrache des cris affreux ; ne vous effrayez pas. Entrez donc M. le Comte.

L'abbé poussa doucement le Comte à travers la foule, et retourna lui-même au chevet de la malade. Plusieurs personnes étaient à genoux, car il avait une heure à peine que Mme. de Z. avait reçu les sacrements. La fenêtre était entr'ouverte par son ordre, de peur qu'on ne fût incommodé par ce grand nombre de personnes. D'ailleurs tout était propre et rangé ; nul chiffon, nul attirail de malade.

M. le Comte dirigea ses regards vers le lit. Mme. de Z., doucement inclinée sur l'oreiller, les yeux fermés, le sourire sur les lèvres, tenait la main de son fils debout à ses côtés. La maladie n'avait point altéré ses traits. On eût dit qu'elle dormait paisiblement ; mais ce n'était qu'un accablement produit par la douleur. Elle en sortit tout à coup en poussant ces cri déchirants dont parlait l'abbé Sicard ; les muscles de la face se tendirent, une sueur coula sur le front et le râle aigu sortait en sifflant de cette vieille poitrine qui menaçait d'éclater sous l'effort. Mais le sourire perçait encore à ces traits décomposés, les yeux brillants d'un éclat céleste demeuraient fixés sur le crucifix, et l'on voyait clairement que ces cris partaient d'un corps baigné dont l'esprit de Mme. de Z. s'était déjà séparé. On la voyait aussi se ser la main de son fils, comme pour le rassurer et diminuer l'effet que devait causer ce spectacle.

Quand l'accès fut passé, elle se retourna vers lui avec ce sourire plein de tendresse :

— Ce n'est rien, mon ami....

Puis elle promena sur les assistants son regard paisible qui voulait leur en dire autant. Ses yeux s'arrêtèrent sur M. le Comte ; elle murmura quelques mots à l'oreille de l'abbé Sicard, qui vint droit à notre homme.

— Mme. de Z. vous a reconnu ; elle vous a nommé. Je suppose qu'elle veut vous parler.

— La pauvre femme ! murmura le Comte, qui partageait le trouble de ceux qui étaient là.

L'abbé l'accompagna au chevet ; mais Mme. de Z. demeura quelque temps sans parole. Enfin, elle leva les yeux et fit un signe amical pour exprimer le contentement qu'elle éprouvait de cette visite ; puis elle murmura :

— J'ai prié ce matin pour vous....

— Bon ! pensa le Comte, quand j'avais le pistolet sur la gorge.

Mme. de Z. voulut encore proférer quelques mots qui expirèrent sur ses lèvres ; elle ferma et rouvrit les yeux ; ses traits se contractèrent, une crise nouvelle agita la mourante, mais cette fois le corps lui-même fut soumis. Mme. de Z. demeura le regard fixé sur l'image consolatrice ; il ne sortit de sa bouche que des prières, des aspirations entrecoupées. Elle s'entretenait visiblement avec les esprits lumineux qui l'allaient ravir dans leur gloire. L'extrême souffrance était si bien emprunte sur ces traits vieillies, mais on y voyait aussi tant de résignation, tant de grâce et tant de joie ; ce front et ces yeux paraissaient si bien baignés des premières lueurs célestes, que l'attendrissement redoubla parmi l'assistance. A ce moment l'abbé Sicard, bien fait à ces spectacles, versa des larmes de joie, en balbutiant le *Nunc dimittis*.

M. le Comte, qui s'était écarté du lit, était dans cette situation ridicule d'un homme qui veut réprimer des émotions invincibles. Il se mouchait,